

Cœur en friche

Mise en bouche et débouche-toilette

Chez certains, la Révélation est foudroyante. Dieu apparaît en rêve et le lendemain, ils entrent en religion. Pour moi, qui suis un homme lent et réfléchi, l'Illumination fut insidieuse. S'immisçant lentement à travers l'écorce de mon tronc protecteur jusqu'au cœur. C'est ainsi que les artères coronales se bouchent, voyez-vous. On dit que c'est à force de manger des gras trans et d'autres aliments modernes que cela se produit. Un jour, le sang n'arrive plus à passer, les tuyaux sont bouchés. C'est l'attaque, la crise. Le corps proteste de tout son cœur : je n'ai plus d'air, plus d'oxygène. Aidez-moi !

Je me souviens d'un dimanche soir où, sans crier gare, la toilette se boucha. Tous les débouche-toilette du monde ne servirent à rien. Je fondai alors beaucoup d'espoirs sur le Drano, qui promettait être *le* remède-miracle. Malgré toute sa puissance chimique, il demeura inefficace. Restait le plombier, cet artisan de la tuyauterie. Son verdict fut sans appel : il fallait opérer sur-le-champ. L'intervention couronnée de succès révéla, comme il se doit, son lot d'informations privilégiées : tuyaux d'acier désuets (la maison avait 87 ans), entretien négligent et par-dessus tout, découverte d'une chaussette de laine roulée en boule. Sans doute s'était-elle retrouvée là par l'opération du Saint-Esprit, puisque je ne me rappelais pas, évidemment, avoir *flushé* mes bas. Si j'avais eu un chien, il aurait fait un coupable idéal : « Le chien l'aurions probablement mangé » disait Rock-et Belles oreilles quand un objet disparaissait.

Lorsque survint la crise, malgré la douleur qui m'oppressait la poitrine, je n'ai jamais perdu connaissance. Mais peut-être cela aurait-il mieux valu, après tout. En perdant la connaissance, on est libéré d'un poids terrible ! Celui de savoir ce qui est bien, ce qui est mal. Ce que l'on *doit* faire et ce qu'il ne *faux-pas* faire. Les petits enfants n'ont pas la connaissance et leur sourire illumine les vies. Les fleurs non plus, n'ont pas la connaissance. Ni les animaux, ni les légumes, ni les araignées. Bon. Moi je la possédais, cette foutue connaissance, et j'allais mettre des années à la perdre *volontairement*. Cependant, je ne le savais pas encore. Non. À l'hôpital après l'opération, je remerciai le ciel d'être encore vivant, simplement.

Le corps médical dans son intégralité - du chirurgien à la nutritionniste - m'avait pris sous son aile. J'étais à l'abri du soleil, bien à l'ombre dans une bâtisse ÉNORME bétonnée de médicaments, de connaissances, de technologie nucléaire et tout. Exactement ce dont j'avais besoin : professionnalisme, compétence et intransigeance, dans une proportion égale ou supérieure à ce que je manifestais moi-même chaque jour dans mon travail d'avocat. La froideur tue, Mesdames et Messieurs, sachez-le. Mais elle fait sur-vivre son homme aussi. Qui se ressemble s'attire, s'assemble et s'entretien. On m'avait soigné admirablement, toutefois je n'étais pas guéri.

Afin de me maintenir dans cet état salvateur, j'avais un programme d'exercices à suivre, une diète à respecter, des pilules à avaler. Et plus de cigarettes, bien entendu. Hors de ces prescriptions, point de salut, m'assurait-on. La mécanique était débouchée, il ne fallait

pas qu'elle s'obstrue à nouveau. À demi couché dans mon lit, le cahier de convalescence s'étalait sur mes jambes de drap vert glauque. Je me rappelai ce que plombier avait dit, quelques mois plus tôt, en me présentant sa (grosse) note en même temps que la boule de bas humide et puante : « Si vous mettez encore un truc de ce genre dans le bol, ça va pas être joli joli et faudra tout démolir, là. Faites attention. »

Faites attention.

Le docteur Well-be venait de me dire la même chose : « Faites attention et tout ira bien ».

Qu'est-ce que ça pouvait bien vouloir dire ? Évidemment que je n'avais pas *consciemment* jeté mes bas dans la toilette. J'étais une personne adulte et sensée. Je n'avais pas non plus *consciemment* sclérosé mes artères. Si je suivais le programme sans-gras-sans-sucre-sans-jaune-d'œuf (et donc sans œufs Bénédictine le dimanche matin)-grains entiers-bicyclette quasi-quotidienne-musculation-méditation (?) -supervision, est-ce que cela signifiait que je ferais « attention » ? Faire attention à quoi, à qui ? À ne pas balancer mes chaussettes dans la toilette, bien sûr !

À qui imputer la faute de toutes ces obstructions ? Qui était coupable ? La cigarette ? Mon collègue Jasmin fumait plus que moi, depuis plus longtemps, il était plus vieux et il était au bureau alors que j'étais à l'hôpital. La bouffe ? Tout le monde savait que les vieillards beurraient leurs toasts (de pain blanc) avec de la graisse de rôti et/ou des cretons, mangeaient des Corn Flakes baignant impunément dans du lait entier saupoudré

de sucre blanc pour déjeuner et qu'ils ne se privaient pas de dessert : Social Thé, Jello, pouding au pain (blanc encore). Le stress ? Que celui qui n'était pas stressé, au vingt et unième siècle, se lève et donne sa recette. Le sport ? Je jouais au golf – sans kart ni caddie – et j'avais un abonnement au mont Sainte-Anne. Donc, je me le demandais à nouveau : qui avait bloqué mes artères ? Et surtout, comment « faire attention » à ne pas reproduire une chose que j'ignorais avoir faite ?

Moi-même versus moi-même

Un avocat, c'est une personne humaine. Je ne parle pas du fruit, n'est-ce pas, celui à la chair fort calorique, mais bien du Maître : Me. Me Pierre-Jean-Jacques. Me-me-moi. Éventuellement, s'il persiste dans la profession et fait signer ses amis, le Maître peut devenir Honorable, même Très Honorable. J'ai connu l'époque où l'avocat qui s'élevait au-dessus de ses pairs grâce à leur concours était appelé Votre Seigneurie. Rien de moins.

Il n'empêche, l'avocat est humain. Certains, dont je fus, l'oublent parfois. C'est compréhensible, puisque cette humanité se cache sous une toge noire comme les plumes d'un corbeau. Attention ! Le corbeau est un oiseau, au même titre qu'un canari ou une tourterelle. L'habit ne fait pas le moine-eau. L'avocat est donc un humain. Seulement, c'est un humain qui s'ignore : il est inconscient.

C'est ainsi que j'ai vécu la première moitié de ma vie : dans l'inconscience la plus noire.

Évidemment, je n'étais pas conscient de mon inconscience. Du moins, pas avant de devenir conscient. Pour cela, il me fallait perdre la connaissance. La connaissance masque la conscience.

C'est la raison pour laquelle les apprentis-corbeaux vont à l'univers-cité. Plus ils absorbent de connaissances, moins ils sont conscients de ce qu'ils sont. Les professeurs de Foi (Évangile selon le *Code civil du Québec*, Livre 4, Titre 2, article 42.4, troisième paragraphe, alinéa 5 *in fine*) gavent leurs oisillons de lectures savantes. Rapidement, les ouailles ne distinguent plus la nuit du jour. Ils deviennent imperméables au temps qu'il fait, aux saisons, à leurs désirs et au parfum des lilas. En revanche, ils savent de mieux en mieux ce qu'est le Droit chemin : une autoroute sans limites de vitesse où les dépassements sont obligatoires. Poètes s'abstenir ; les cueilleurs de quenouilles restent dans les fossés marécageux. Une fois qu'ils ont « fait leur Droit », les avocats ont raison et tout le monde a tort, même leurs confrères. Surtout leurs confrères. Et le juge, quand ils perdent. Alors, ils font appel : « Hé là ! J'ai raison, j'ai raison, le premier juge a fait quantité d'erreurs pitoyables. Cassez-le, ré-pa-ra-tion ! »

Aux portes de la Faculté, une partie de moi savait qu'elle se dirigeait en Droit-e ligne vers le corbeau-bi-llard. Une petite voix intérieure murmurait : mauvais choix, mauvais choix, mauvais choix... À l'infini. La litanie était accompagnée d'images de prairies verdoyantes. Chaque brin d'herbe transpirait : liberté, liberté, liberté. Après quelques années de pratique, je n'entendis plus rien. Plus de petite voix. Je filais sur une seule voie à grande vitesse. On me demandait parfois : pourquoi avoir choisi le Droit ? Euh... Oui,

pourquoi ? Je répondais : parce que j'ai réussi les examens d'entrée. Cela voulait dire : j'ai soif de reconnaissance, d'acceptation, de pouvoir et d'argent. Plus l'égo est gros, plus il a faim, plus il doit se nourrir, même aux dépens de Soi ; il est anthropophage.

Le Jugement Dernier

Ce matin-là, une grande partie du monstre tentaculaire gouvernemental était en état d'alerte. Le Jugement Suprême devait être rendu à 10 heures. Les secrétaires vérifiaient qu'il y avait du papier en quantité suffisante dans les imprimantes. Les cartouches d'encre avaient-elles été changées récemment ? Les projets de notes au ministre étaient prêts. Projet no 1 : on gagne sur toute la ligne. Projet no 2 : on gagne, mais le jugement nous fait perdre sur certains points secondaires qui seront potentiellement susceptibles de nous nuire dans le futur. Projet no 3 : on perd, mais on s'ingénue à expliquer pourquoi on aurait dû gagner. Projet no 4 : on ne perd pas vraiment puisque si on lit la décision très attentivement, les juges nous donnent raison, c'est seulement qu'ils semblent parfois plus en accord avec certains arguments de l'autre partie.

La Direction du Droit constitutionnel du ministère de la Justice comptait alors 15 avocats dont les bureaux s'alignaient tous en une file rectiligne, le long d'un corridor bordé de classeurs hauts de six pieds. Cette uniformité était rompue en son milieu par une plante aux larges feuilles jaunies et pendouillantes ainsi que par une fontaine d'eau que personne ne lavait jamais, aux dires d'Annette, ma secrétaire. Chaque bureau bénéficiait

d'une grande fenêtre avec vue plongeante sur le Canadian Tire de la route de l'Église et sur le mausolée de la mairesse Boucher, en arrière-plan.

Mes collègues et moi étions regroupés près de la cuisinette, dans le coin qui abritait le personnel de soutien et leurs paravents, les imprimantes, les télécopieurs et les photocopieuses, ingurgitant café après café. Le cabinet du ministre avait déjà appelé trois fois pour qu'on lui répète les enjeux des scénarios envisageables. À 9 h 55, j'étais en ligne sur le site de la Cour suprême et ponctuellement, j'appuyais sur la touche *refresh*. À 10 heures précises, je vis apparaître sur l'écran un lien vers la décision tant attendue.

Mon estomac faisait des siennes depuis quelques jours. Je n'avais presque pas fermé l'œil de la nuit. Ce dossier, c'était le mien. Mon bébé. Je l'avais porté dès le début et je gagnais depuis le jugement déclaratoire en Cour supérieure. Il y avait bien eu une forte dissidence en Cour d'appel, mais la majorité m'avait donné raison. L'enjeu était de taille au plan politique. La constitutionnalité de la *Loi sur la laïcité* adoptée par le gouvernement Charest dans la foulée de la Commission Bouchard-Taylor était contestée. La loi interdisait notamment à certains fonctionnaires d'arborer des signes religieux au travail. Précisément, madame Yasmina Boufoudi, enseignante à l'école primaire publique Aquarelle à Montréal, alléguait que cette mesure brimait sa liberté de religion parce qu'elle l'empêchait d'enseigner avec son *hidjab*.

J'ai cliqué sur le lien à l'écran. Les pages sont apparues et j'ai aussitôt lancé la commande d'impression, en même temps que je prenais connaissance du dispositif : appel accueilli.

Non. Impossible. J'avais dû mal lire. Je ne *pouvais pas* perdre. J'ai remonté vers le résumé. Cinq contre quatre. Les juges s'étaient divisés. J'ai survolé le texte de l'opinion majoritaire. Puis celle des dissidents. La Cour ordonnait la réintégration de madame Boufoudi dans sa classe de deuxième année, avec son foulard. La *Loi sur la laïcité* que j'avais imaginée, documentée, soutenue, était inconstitutionnelle.

J'ai entendu une voix.

-Le ministre vous attend.

-Avez-vous une copie papier ?

-Elle arrive.

Je me suis levé lentement. J'ai enfilé le veston que j'avais déposé sur le dossier de mon fauteuil, rajusté ma cravate. J'avais échoué. À 42 ans, je perdais la bataille de ce que je considérais être « ma vie ». Je me sentais comme un bateau torpillé. Tout éclaté, en morceaux. Mon travail était mon univers. Les rides sur mon front témoignaient de mon acharnement intellectuel quotidien : j'étais un cerveau. Mon organe penseur occupait tout mon espace intérieur, comme les mauvaises herbes prennent possession de la terre abandonnée par le jardinier. La nature a horreur du vide.

J'ai attrapé la copie que me tendait Annette et je me suis dirigé vers le bureau de mon directeur. Nous serions solidaires dans la défaite.

-Ils n'ont rien compris, ces cons nommés par Ottawa.

Ce furent ses seules paroles avant qu'on entre dans la salle de conférence du neuvième étage où je m'écroulai, crispé de douleur, aux pieds du ministre et de ses attachés.

Des fleurs s.v.p.

J'ai subi trois pontages. Les médecins ont ouvert ma cage thoracique et ils ont tenu mon cœur entre leurs mains. Pas mon cerveau, mon cœur.

Je suis rentré chez moi où personne ne m'attendait, sauf moi. L'autre moi. Celui que j'allais apprendre, petit à petit, à re-connaître. Celui qui me révélerait, plus tard au hasard d'une promenade, avoir bouché ma toilette, mes artères. « C'était donc toi ? » lui dis-je avec bienveillance. J'étais content de l'entendre me parler. Avec toute l'attention dont j'étais capable, je l'écoutai, sans le juger. Plus je tendais l'oreille vers mon cœur et plus il avait des choses à me dire. Sa voix devenait mélodieuse et claire ; je me remplissais de lumière.

Aujourd'hui, je suis très âgé. Assis sur ma galerie, à Neuville, je fume la pipe. À mes pieds, les champs fraîchement labourés se jettent dans le fleuve. C'est dimanche. « Grand-papa, grand-papa, viens vite, les œufs *Binidictine* sont prêts ! » Chloé me tire par la manche. Je ferme mon portable. C'est pour elle que je me souviens. Pour qu'en grandissant, elle continue d'écouter les désirs de son cœur d'enfant. Qu'elle les cultive, comme des capucines. La peur, le doute, la mal-a-dit et l'égo-isme ne survivent pas quand le cœur fleurit.

Caroline Beauchamp